



CHRISTIAN ARNSPERGER

Pour ne pas faire l'économie de l'éthique et de la spiritualité

Pourquoi être devenu économiste?

Christian ARNSPERGER: Ça n'a pas été un choix complètement lucide et conscient. J'hésitais entre le journalisme (comme mon père), l'économie (que j'avais commencé à étudier en secondaire, mais sans être sûr de vouloir en faire ma profession) et les études littéraires. Mes parents m'ont poussé vers l'économie, par souci des débouchés. D'une certaine manière, ça a payé, parce que faire de l'économie sans être enthousiaste m'a permis de rester critique. C'est une matière qui, dans la façon dont on me l'enseignait, m'a toujours semblé déshumanisée. Elle envisage la société comme une grosse mécanique et les personnes humaines comme des éléments à déplacer au bon gré de ce que le gestionnaire croit bon, avec très peu de prise en compte des questions existentielles des gens. J'ai mis du temps à me rendre compte que c'était ça qui me faisait souffrir. Pour moi, être économiste aujourd'hui, c'est remettre en avant ces aspects trop longtemps négligés. Et l'éducation a un rôle à jouer en la matière. J'ai eu, à l'école secondaire, dans un système français féroce laïc, un professeur d'économie qui rusait avec le pro-

Professeur à l'UCL, chercheur au FNRS, attaché à la Chaire Hoover d'éthique économique et sociale, Christian ARNSPERGER ne correspond pas vraiment à l'image que l'on se fait généralement d'un économiste. Rencontre.

gramme et trouvait le moyen de nous montrer une vision socialement engagée de l'économie. Cela m'est resté et me motive aujourd'hui encore. Le système économique actuel broie les existences individuelles, tout en promettant l'opulence. Il est de mon devoir de rendre autant que possible mes contemporains plus conscients de ce dans quoi ils sont pris – tout comme moi! – et du fait qu'il existe des possibilités de résistance et d'action. Cela m'est d'ailleurs reproché par pas mal de collègues. Mais pour moi, la vraie science économique est une science de l'émancipation. Cela me terroriserait de constater un investissement des programmes d'économie par des institutions comme la Table Ronde des Entrepreneurs Européens ou une espèce de formatage, comme aux États-Unis (mais on l'observe aussi en Europe), visant à convaincre les décideurs politiques que l'enseignement – de l'économie, notamment –

doit surtout servir à l'insertion future des élèves dans le système, pour en faire des citoyens "performants" qui consomment "correctement", en accord avec les normes d'"efficacité" du capitalisme. Il faut lutter féroce contre cela.

L'économie devrait-elle être enseignée à tous les élèves?

ChA: J'ai écrit un livre, *L'économie, c'est nous*, où j'essaie de montrer qu'elle peut être citoyenne et devrait être enseignée à tous les élèves, moins pour les théories économiques que pour donner une vision généraliste et critique du système dans lequel on est. Il suffit de voir les proportions prises par le phénomène de la consommation. Une conscientisation économique me semble indispensable, en lien avec un certain humanisme chrétien. Cela n'a rien à voir avec un embrigadement ecclésial. Il s'agit plutôt d'une lutte pour la dignité

humaine. Étant donné la structuration des programmes, il n'est pas certain que tous les élèves aient accès à cette ouverture d'esprit-là. Mais sans cette éducation critique, on est un citoyen un peu handicapé, parce qu'on n'a pas les ressorts pour comprendre ce qu'on vit et dans quelles règles on nous fait jouer.

Cette éducation critique est forcément anticapitaliste, pour vous?

ChA: Il faut distinguer deux tâches. La première consiste à faire comprendre au niveau descriptif dans quoi on joue, comment ça fonctionne. Qu'est-ce que les banques, la consommation, le travail aujourd'hui? Qui produit les biens que je consomme, et dans quelles conditions? Comment se prennent les décisions dans le système dans lequel je vis, et qui affectent mon existence quotidienne? Seconde étape: suis-je d'accord avec ça? On peut montrer les avantages du système capitaliste dans certains domaines, mais il faut aussi montrer ceux d'autres systèmes, dans d'autres domaines. Expliquer aux élèves pourquoi le communisme n'a pas marché ne doit pas nécessairement servir à justifier notre système économique actuel. Pourquoi ne pas emmener les élèves dans des lieux où on fait de l'économie autrement, des coopératives, des éco-villages, des entreprises sociales? Le but n'est pas d'en faire nécessairement des anticapitalistes forcenés, mais bien des citoyens lucides, qui savent à quoi ils adhèrent ou ce qu'ils rejettent.

Vous parlez aussi de mieux articuler économie, spiritualité et éthique...

ChA: Spiritualité ne veut pas nécessairement dire religieux institué, c'est tout ce qui se vit en nous en rapport avec notre finitude. Les adolescents sont précisément aux prises avec ces questions qui les angoissent. Le spirituel, c'est tout ce qui, dans le patrimoine de l'humanité, mais aussi dans ce qu'on n'a pas encore découvert, nous permet de porter cette inquiétude existentielle de manière à en faire un ferment de vie. Pour moi, c'est de l'humanisme de base. Et l'humanisme laïc a tout autant besoin de solidarité, de communion, de spiritualité que l'humanisme chrétien. Les

accents sont différents, mais on ne peut pas penser une humanisation sans la capacité des êtres humains à porter leur condition humaine.

La spiritualité est une sorte de socle. C'est une atteinte à l'humanité que de faire croire aux citoyens que la spiritualité est optionnelle. Faire le lien entre économie et spiritualité est quasiment inévitable et doit nous permettre d'enseigner l'économie de manière beaucoup plus passionnante pour les élèves, parce que ce qui les intéresse, c'est le sens de leur vie, la quotidienneté de leurs inquiétudes, leurs espoirs, leurs aspirations, le sens du travail, etc. Ce n'est pas simplement: est-ce que tu vas trouver du travail plus tard chez un employeur qui voudra bien de toi pour faire du profit? Notre système économique nous fait confondre envie et besoin pour nous empêcher d'entrer dans l'ouverture du vrai Désir, avec un grand D. Il nous fait désirer des petites choses en séquences, une série infinie de petites finitudes. On croit de bonne foi qu'on est en train de donner du sens à sa vie en consommant ce que le système nous soumet comme étant des ressources de sens. On oublie qu'il y a, dans toutes les traditions spirituelles, un héritage qui dit le contraire et qui prône la frugalité sans pour autant glorifier la misère. Mettre cela au cœur d'un enseignement de l'économie serait magnifique!

Vous avez évoqué le patrimoine, l'héritage. Est-ce cela qui a justifié aussi votre positionnement en faveur du maintien du "C" de l'UCL?

ChA: Personnellement, j'ai pas mal souffert de l'Église institutionnelle sur le plan de ma vie privée. Je ne défends donc pas le "C" par attachement au Vatican, par sauvegarde d'une "autorité". C'est plutôt l'idée qu'on bazarde aujourd'hui un peu rapidement les héritages humanisants en fonction d'un argument de modernité et de visibilité. Mais fondamentalement, ce "C" devrait être le signe qu'on s'inscrit dans une tradition ouverte qui porte explicitement les questions d'humanisation profonde et de sens de l'existence, et même au-delà de la vie. Ce qui se joue beaucoup dans l'économie au-

jourd'hui, c'est une sorte de faux infini, de fausse éternité. On a évacué toutes les questions de l'après-vie, comme si tout pouvait se résoudre dans cette vie-ci avec les quelques petits outils économiques dont on dispose: "*Je m'enrichis un peu plus, j'acquies ceci ou cela, je me réalise dans mon entreprise, etc.*". On fait comme si cela pouvait remplacer les héritages immensément précieux que nous portons. Je m'inscris totalement en faux contre cela!

Actuellement, on cherche dans la coexistence humaine des ressources de solidarité, sans se demander pourquoi les humains ont une telle valeur. Dans une vision complètement désacralisée de l'existence, on est là pour quelques années, puis on éteint les lumières et tout se termine. Si c'est le cas, on peut se demander si ça vaut tellement la peine de s'engager pour d'autres! Mais je pense qu'il y a une sorte de Dieu intérieur, une force – je l'ai appelée Désir, mais on peut la nommer autrement – qui nous habite, qui demande à être portée, vécue, et qui appelle des réponses, même sur l'au-delà. Malheureusement, pendant tout un temps, ces grandes questions ont été monopolisées par un clergé tout-puissant qui abusait les masses populaires. Qu'on s'en soit libéré, tant mieux! Qu'on en profite pour dire que toutes ces questions étaient inutiles, non. Envisager l'économie en essayant de faire apparaître ces enjeux-là, c'est peut-être une chose importante à mettre en œuvre. ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN
TEXTE MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

POUR EN SAVOIR PLUS

■ À propos de la place de l'économie dans la société et dans l'enseignement, voir Christian ARNSPERGER, *L'économie, c'est nous. Pour un savoir citoyen*, Toulouse, Erès, 2006.

■ Pour une vision émancipatrice de l'économie et des sciences sociales, voir Isabelle FERRERAS, *Critique politique du travail*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007.

■ Pour une analyse détaillée d'une économie alternative et d'une citoyenneté renouvelée, voir Christian ARNSPERGER, *Éthique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel*, Paris, Cerf, 2009.